

ne s'est pas souvenu que le trépied poète a sa place près de l'autel et, ce qui est d'une profonde et inévitable vérité, sa faute même renfermait son châtement. Sa gloire est beaucoup moins grande qu'elle devait l'être, parce qu'il a tenté toutes les gloires. Il a défriché tous les champs, on ne peut dire qu'il en ait cultivé un seul, et parce qu'il nourrissait la coupable ambition d'y semer également les germes nourriciers et les germes venéneux, ce sont, pour sa honte éternelle, les poisons qui ont le plus fructifié.

On sent en le lisant, qu'il est l'écrivain d'un âge énervé et affadi. Il a de l'agrément, point de grâce; du prestige, point de charme; de l'éclat, point de majesté. Il sait flatter, pas consoler. Il fascine, il ne persuade pas. Excepté dans la tragédie, qui lui est propre, son talent manque de tendresse et de franchise.

On sent que tout cela est le résultat d'une organisation et non l'effet d'une inspiration. Au reste, comme un autre ambitieux plus moderne qui rêvait la suprématie politique, c'est en vain que Voltaire a essayé la suprématie littéraire. La monarchie absolue ne conviendrait pas à l'homme. S'il eût compris la véritable grandeur, il eût placé sa gloire dans l'unité plutôt que dans l'universalité. Et voici la place que Victor Hugo accorde à l'influence Voltairienne. "Il serait injuste," dit-il, "de n'attribuer qu'aux écrits du patriarche de Ferney cette fatale Révolution. Il faut y voir l'effet d'une décomposition sociale depuis longtemps commencée. Voltaire et son époque doivent s'accuser et s'excuser réciproquement. Trop fort pour obéir à son siècle, Voltaire est aussi trop faible pour le dominer. De cette égalité d'influence résultait entre son siècle et lui une perpétuelle réaction, un échange mutuel d'impétus et de folies, un continuel flux et reflux de nouveautés qui entraînait toujours quelque pilier de l'édifice social.

Qu'on se représente la face politique du dix-huitième siècle, les scandales de la Régence, les turpitudes de Louis XV, les violences dans le ministère, dans les parlements, la force nulle part; la corruption morale descendant par degré de la tête